

Pb : Nous avons vu dans le commentaire de l'affrontement entre Antigone et Ismène que la position d'Antigone, tout héroïque qu'elle soit, ne saurait constituer une référence absolue et un modèle à suivre dans l'Athènes démocratique de Périclès. L'intérêt du théâtre grec est qu'il n'apporte pas de réponses toutes faites : il met au contraire les citoyens d'Athènes en situation de réflexion et de débat, conformément à sa fonction civique et dialectique. Mais le personnage d'Antigone a tellement de relief qu'il est devenu un mythe traversant les époques et a été remis au goût du jour en fonction des circonstances historiques. D'où les réécritures par Brecht ou Anouilh, entre beaucoup d'autres, imposant aux lecteurs qui les analysent de tenir soigneusement compte des nouvelles conditions de leur réception pour éviter des erreurs d'interprétation parfois grossières.

Nous avons la chance d'avoir conservé l'un des articles critiques qui ont accompagné la représentation de la pièce d'Anouilh au théâtre de l'Atelier à Paris, en février 1944, ce qui va nous permettre de mieux comprendre sa réception dans le contexte politique très particulier de l'Occupation allemande.

I/ ANTIGONE DE SOPHOCLE, UNE HÉROÏNE DE LA RÉSISTANCE

1/ Le journal dans lequel paraît l'article de mars 1944, *Les Lettres françaises*, est un mensuel clandestin fondé par le mouvement de la Résistance *Front national*, ou *Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France*. On repère son orientation politique et idéologique dès l'en-tête : il a été fondé par Jacques Decour, « fusillé par les Allemands le samedi 30 mai 1942 ».

2/ L'auteur de l'article n'est pas identifié, pour des raisons de sécurité. Il s'agit en fait de Claude Roy : d'abord critique littéraire dans la revue maurassienne *Je suis partout*, il a quitté cette revue en 1941, pour s'engager dans la Résistance aux côtés d'Eluard, Aragon ou Elsa Triolet, et il a adhéré au parti communiste français en 1943. On repère d'emblée son orientation politique par les jugements très dépréciatifs qu'il porte dès le premier paragraphe sur « l'opresseur de Vichy, [le] nazi qui passe devant l'affiche rouge et jaune de l'Atelier ». Plus loin, c'est Anouilh qui est désigné en termes cinglants comme « un collaborateur occasionnel mais fervent de la feuille nazie, un admirateur naïf et femmelin du Fuehrer et de son génie. » Enfin la conclusion en forme de réquisitoire polémique est sans ambiguïté sur les intellectuels collaborateurs : « Elle pèse bien peu dans les balances de l'intellect et dans celle de l'Histoire, la petite poignée de ceux qui ont confondu le drapeau noir de la révolte spirituelle avec le drapeau noir de la Waffen SS et qui, se désolidarisant de la vie et des hommes, se sont faits les complices de la mort et de la trahison. »

3/ Dans le titre, en gros caractères, Antigone est « notre » Antigone (adjectif possessif suggérant l'appartenance à une même famille d'esprits). Elle est présentée de manière extrêmement valorisante dans le premier paragraphe, dans l'énumération très rhétorique, en rythmes ternaires et binaires scandés par des anaphores et des parallélismes, des valeurs qui fédèrent les courants de la Résistance : « **Antigone** ou la fidélité. **Antigone** proclame à la face du tyran qu'on peut **mourir pour** la justice, **mourir pour** la fidélité, **mourir pour** les valeurs qui donnent à la vie un prix, au destin un sens. » L'énonciation de la phrase suivante englobe d'ailleurs Antigone dans cette fraternité spirituelle : « Au-delà d'Antigone, notre pensée déjà va vers tous ceux dont elle est si proche, si fraternelle. »

4/ Mais les affiches de l'Atelier pouvant prêter à confusion, l'auteur prend bien la peine d'insister par des négations sur l'identité de cette Antigone : « Mais il s'agit de bien autre chose. Non de Sophocle, mais de Jean Anouilh. Et l'Antigone qu'on nous propose n'est [pas] *notre* Antigone, la seule. Antigone-de-la-pureté. »

II/ L'ANTIGONE D'ANOUILH : « BIEN AUTRE CHOSE »

1/ Ses motivations ne sont pas les mêmes : « Un à un il lui arrache ses faux visages »

- La solidarité familiale, la fidélité à la mémoire de son frère : « elle accepte l'image que Créon lui propose de Polynice : un imposteur et un jeune « faisan ».
- La défense des lois non écrites, de la sépulture en particulier : « elle ne se sacrifie pas à une foi religieuse car elle ne partage pas le scepticisme ironique du dictateur. »
- La résistance à la tyrannie « Ce n'est pas non plus à l'opresseur de Thèbes qu'elle s'attaque ».

2/ Ses motivations font écho à l'esprit de l'époque

- Antigone est « avide de pureté », « plein[e] de hargne et de refus ». « Parce qu'elle méprise [les hommes], Antigone court au suicide ». « L'Antigone d'Anouilh restera toujours libre de cette suprême liberté : le suicide. »
- Claude Roy voit dans cette attitude l'écho d'un « anarchisme littéraire » ambiant, qu'il pense repérer explicitement chez Giono, Anouilh, Montherlant ou Heidegger, et implicitement chez des écrivains collaborateurs encore plus engagés, comme Drieu La Rochelle ou Robert Brasillach. Certaines de ces accusations sont violentes et portent la marque d'un style très polémique : on sent que Claude Roy règle ici des comptes entre autres avec ses anciens collaborateurs de *Je suis partout*.
- Il fait aussi allusion aux philosophies contemporaines de l'absurde et de l'existentialisme, qu'il appelle « certaines philosophies du désespoir et de l'inintelligibilité de l'univers ». On peut rappeler la publication de *l'Etranger* et du *Mythe de Sisyphe* de Camus en 1942, de *la Nausée* en 1938, de *l'Etre et le Néant* et *Les Mouches* de Sartre en 1943. Lorsqu'il écrit d'Antigone : « Sa mort n'est pas l'affirmation d'un héroïsme, mais un refus et un suicide. C'est moins un acte qu'un malentendu », cette phrase de Claude Roy nous renvoie à la distinction sartrienne entre acte (manifestation assumée de sa propre liberté individuelle, engageant sa vie en connaissance de cause) et geste (acte vain, inauthentique et inefficace, dicté par le regard aliénant d'autrui). Cette phrase évoque aussi une notion qui donnera son titre à une pièce de Camus, représentée trois mois plus tard, en juin 1944, *le Malentendu*.

3/ Antigone lui semble donc être assez représentative d'un pessimisme ambiant qui peut porter au nihilisme, au refus d'un engagement actif au service des hommes : « Quand Créon lui demande pourquoi, en fin de compte, elle meurt, elle répond : « Pour moi ». Cette parole sonne lugubrement, dans le même temps où, sur tout le continent, des hommes et des femmes meurent, qui pourraient, à la question de Créon, répondre : « Pour nous... pour les hommes ! » Or dans des temps historiques aussi violents, tout refus d'engagement contre le totalitarisme peut sembler constituer une forme de collaboration au moins passive, et c'est ce qu'épingle Claude Roy avec une certaine virulence.

III/ QU'EN PENSER ?

1/ On peut accorder à Claude Roy une lecture fine de la pièce d'Anouilh : la longue scène d'affrontement entre Antigone et Créon révèle effectivement une motivation fondamentale chez la jeune fille : le désir de préserver la pureté de l'enfance, de n'accepter aucun compromis ni aucune compromission, de rester entière face aux dégradations de la vie et de la vieillesse. Antigone concède à Créon que toutes ses motivations n'étaient que des prétextes, et que finalement c'est l'idée de « bonheur » qui cristallise leur opposition. Cela fait de la jeune fille une adolescente, écorchée vive, qui peut incarner une forme d'intransigeance et de pureté, mais totalement individualiste, aux antipodes de l'esprit de solidarité et de sacrifice de la Résistance.

2/ Ce qui bien entendu n'empêche pas d'étudier cette pièce en 3ème, parce que cette héroïne, par son âge et ses préoccupations, « parle » remarquablement aux adolescents. Mais à condition de ne pas plaquer sur elle une lecture historique dont les intéressés ont fait justice.